

Comment Éline Turgeon a écrit certains de ses livres

Monique Noël-Gaudreault

Number 149, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1759ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Noël-Gaudreault, M. (2008). Comment Éline Turgeon a écrit certains de ses livres. *Québec français*, (149), 118–119.

Comment Éleine Turgeon a écrit certains de ses livres

Propos recueillis par MONIQUE NOËL-GAUDREAU*



De bibliothèques en librairies

Du plus loin qu'elle s'en souvienne, Éleine Turgeon a toujours lu. Cependant, à l'époque, le choix se limitait à la Comtesse de Ségur, à *La petite maison dans la prairie*, à *Oui Oui* et au *Club des cinq*, de la fameuse Bibliothèque rose.

Au secondaire, elle fréquente la bibliothèque municipale et aborde des auteurs plus « sérieux » : par hasard, elle tombe sur Charles Baudelaire et Émile Nelligan. Il faut bien dire qu'en classe, elle n'écoutait pas le professeur, elle lisait ! C'est ainsi qu'elle a découvert Marguerite Yourcenar dans son cours de mathématiques.

Actuellement, ses lectures restent éclectiques. Elle fouine dans les librairies. Depuis dix ans, avec six amies aux goûts variés, notre auteure fait partie d'un cercle de lecture qui se réunit tous les deux mois. Ses préférences actuelles vont à Alessandro Baricco et Fred Vargas. Cependant, son auteur favori reste Hubert Mingarelli, qu'elle a découvert lors de son certificat en littérature jeunesse. Maintenant, Mingarelli ne publie plus que pour les adultes, notamment *La beauté des loutres*, un huis clos original et touchant, plein de lenteur et de sensibilité.

Boîte à chaussures et carnet d'écriture

Éleine Turgeon reste de longues périodes sans écrire. En fait, elle observe et prend des notes. Dans une boîte à chaussures, elle accumule des petits papiers de tout format, des coupons caisses, des bouts de napperons de restaurants, sur lesquels elle a écrit des mots, des idées. Le jour où elle se sent prête à écrire une histoire, elle s'achète un carnet qu'elle choisit en fonction de la thématique du roman prévu. Il s'agit de créer une ambiance : à l'intérieur, elle colle des images en lien avec le sujet à traiter. Pour *Ma vie ne sait pas nager*, qui traite du suicide, le carnet était noir, et elle a fait une tempête d'idées sur le thème de l'eau qui était un élément central du projet de roman.

Dans les pages du carnet, elle prend des notes, comme les idées lui viennent. Jamais de plan ! Paniquante pour d'autres, cette situation la remplit d'excitation. Quand elle estime qu'elle a rassemblé assez de matériaux, l'heure est venue pour elle de rédiger directement et assez rapidement à l'ordinateur. Bien sûr, le processus est plus complexe que si elle avait un plan à suivre mais, malgré les risques de blocage, elle ne veut pas savoir tout de suite comment cela finira. Il arrive qu'une bonne idée surgisse pour la fin de l'histoire, et alors il lui faut parfois tout reprendre à zéro. Ce n'est pas grave, car elle adore le travail de réécriture, qui consiste à relire et à peaufiner. Malgré le soin que l'écrivaine apporte à ne pas se répéter, certains mots reviennent trop souvent ; s'ils lui ont échappé, la réviseuse linguistique de la maison d'édition les lui encercle. Éleine Turgeon reformule, précise, réécrit. Elle tente même

des changements de narrateur ou de temps de verbes pour voir l'effet que cela produit.

Parallèlement à ce travail de réécriture, elle choisit, pour les lire, un ou deux romans qui vont l'aider à sentir l'atmosphère de son roman à elle. Par exemple, pour *Ma vie ne sait pas nager*, roman qui contient des extraits du carnet d'écriture d'une adolescente, elle a lu des poésies écrites par des jeunes filles.

Longtemps, elle laisse reposer son écrit de façon à ce qu'il devienne le texte d'une autre. Cela ne l'empêche pas de demander des rétroactions à ses amis, à sa famille, même à ses élèves, pour voir comment ils réagissent et pour mesurer leur degré de compréhension. Son éditrice aussi l'encourage et lui fait des suggestions.

Au feu !

Quatrième volume de la série des « Flavie », *Une histoire tout feu tout flamme* s'impose, alors même que son auteure a décidé de ne pas écrire de roman, cette année-là, car elle veut à tout prix finir son mémoire de maîtrise. Un jour, dans son quartier, éclate un gros incendie. Croyant que c'est le club vidéo qui flambe, elle se demande : « Qu'arrive-t-il aux personnages de films quand les cassettes brûlent ? » Dès le départ, donc, une idée précise et utilisable, suivie d'une tempête d'idées sur le cinéma, les genres de films, les métiers, etc.

Rédigé lors d'un atelier d'écriture, le premier jet d'*Une histoire tirée par la queue*, première aventure de la série « Flavie », ne comptait que quelques pages, mais l'animatrice de l'atelier lui avait dit que cela ferait un bon livre. Sept ans plus tard, elle le reprend et porte les huit pages de départ à trente pages

dactylographiées. En marchant dans son appartement, elle trouve des idées. Comme il y a, à cette époque, chez elle, beaucoup d'objets reproduisant des images de vaches (napperons, tasses, serviettes), la maman de Flavie se transformera en ruminant, avec les complications que l'on devine.

Jouer des tours au lecteur

Lors de ses visites dans les écoles, les enfants réclament une histoire qui se passe dans ce lieu qui leur est familier. Par pudeur, cette ancienne enseignante hésite. Elle décide alors de jouer des tours à ses lecteurs de façon systématique : ils ne sauront pas si l'histoire est vraie ou fausse. Dans le passé, déjà, Éleine Turgeon faisait croire à ses élèves de deuxième année qu'elle était une sorcière : elle les persuadait qu'elle voyait derrière elle ceux qui parlaient pendant qu'elle écrivait au tableau !

Dans la rue, quand elle se promène, elle a l'habitude d'attribuer une personnalité aux gens qu'elle croise : Que met celui-ci sur ses toasts, le matin ? Quel métier exerce celle-là ? À quoi pense ce troisième ? Pour le roman *Mon prof est une sorcière*, elle décide de créer un personnage qui fait comme elle. En outre, le caractère de Philippe résulte d'un mélange d'enfants et d'adultes qu'elle connaît. À la fin du livre, les jeunes lecteurs sont partagés : comment savoir si c'est vrai ? Cela se peut-il ? Pour accroître leur perplexité, elle-même leur dit qu'elle ne sait pas.

Parler du suicide

En voiture sur l'autoroute, elle voit dans sa tête une jeune fille qui se noie dans une piscine. Vite, elle se gare sur l'accotement pour noter les idées qui lui viennent. Entre Montréal et Québec, il lui faut cinq heures au lieu de la moitié pour aller voir ses parents, parce qu'elle s'arrête souvent ! Ainsi se déclenche l'écriture de *Ma vie ne sait pas nager*, qui lui prend deux ans. La première partie, qui relate le suicide d'une jeune fille, s'écrit assez rapidement. Destiné à des adolescents, ce roman doit finir sur une note d'espoir,

en dépit de la réussite du suicide de Geneviève. Cette partie met en scène deux sœurs jumelles dont l'une se suicide dans la piscine de son école. L'histoire est racontée par un narrateur omniscient, en alternance avec le journal de Geneviève. Dans la deuxième partie, l'alternance se poursuit, mais cette fois, avec Lou-Anne (l'autre jumelle), le narrateur omniscient et le journal de Lou-Anne. Les chapitres sont très courts. Il s'agit de montrer la réaction du père, de la mère, de la grand-mère et de Lou-Anne. Cette dernière rencontre un garçon qui a perdu son père dans des circonstances similaires. Finalement, c'est grâce à la communication que les personnages s'en sortent.

Le(s) mot(s) de la fin

Qu'elle s'adresse aux enfants ou aux adolescents, l'auteure n'a pas pour but premier d'informer. Mourir n'est toutefois pas un choix. Il existe d'autres possibilités. Le personnage de Geneviève n'avait pas épuisé toutes les solutions. Certains adolescents glorifient ce geste-là, mais ce n'est pas du cinéma, cela n'a rien de romantique. En décrivant l'impact du suicide sur une famille, le récit permet au lecteur de vivre par procuration et, souhaitons-le, d'éviter le geste fatal.

Par ailleurs, Éleine Turgeon souhaite que les adultes en général fassent confiance aux jeunes lecteurs, dans les livres qu'ils leur proposent, et que les écrivains produisent des textes au sens moins transparent, moins prévisible, bref, des textes plus « résistants » : il faut dire aux enfants que les auteurs ont caché des messages dans les textes à leur intention. À eux de les trouver !

* Sciences de l'Éducation, Université de Montréal



QUELQUES TITRES D'ÉLEINE TURGEON PUBLIÉS DANS LA COLLECTION « BILBO », CHEZ QUÉBEC AMÉRIQUE

- Une histoire tirée par la queue*, 1999.
- Une histoire du tonnerre*, 2000.
- Une histoire à dormir debout*, 2001.
- Une histoire tout feu tout flamme*, 2002.
- Mon prof est une sorcière*, 2004.
- Le père Noël travaille à mon école*, 2006.
- Ma vie ne sait pas nager*, collection Titan +, Québec Amérique, 2006.